
5

Pour terminer notre ouvrage, nous voulons essayer de tirer quelques conclusions d'ordre général des résultats auxquels les réflexions des chapitres précédents nous ont permis d'aboutir. Nous tenterons d'y formuler notre opinion sur certains problèmes intéressants de la sémantique diachronique.

1. *Structure sémantique du mot en diachronie.*

Dans nos réflexions, nous comptons faire la différence entre la «signification-système» d'une unité lexicale et les réalisations particulières de cette signification dans le discours, c'est-à-dire les sens que cette unité lexicale prend dans différents contextes.

La signification-système d'une unité lexicale est une structure constituée par tous les traits sémantiques qui peuvent en faire partie et qui sont organisés en fonction de leur importance relative. Le discours aborde cette structure de points de vue différents, de perspectives différentes, en mettant en relief tantôt un, tantôt un autre trait sémantique. Les traits sémantiques se combinent donc de façon différente selon la perspective adoptée. Chaque changement de perspective entraîne un changement de la combinaison des traits, de la proportion dans laquelle ils sont dosés, ce qui permet qu'une signification-système réalise une multiplicité de nuances de sens sur le *plan du discours*. Les différentes acceptions que l'on indique pour les unités lexicales dans les dictionnaires ne donnent au fond que les types de sens pouvant être réalisés dans le contexte. Au niveau du discours, il n'est donc pas possible de considérer ce qu'on appelle «dominante sémantique» comme une chose relativement stable, puisqu'elle peut changer – et elle change – d'un emploi à l'autre.

Il va sans dire que certaines perspectives sont plus fréquentes que d'autres et qu'il y a donc des traits sémantiques qui sont plus souvent mis en relief que d'autres traits d'un même contenu sémantique, ce qui n'est pas sans rapport avec la structure de la signification-système de l'unité lexicale respective: les traits sémantiques qui sont souvent mis en relief et dominant donc la structure du contenu dans le discours occupent dans la structure de la signification-système une place plus importante que ceux qui n'apparaissent dans la position dominante que rarement ou pas du tout.



La structure de la signification-système comporte aussi le répertoire des virtualités de classification de l'unité lexicale donnée, c'est-à-dire l'ensemble des traits de classification choisis en fonction des possibilités de combinaison que présente la composition et la structure du noyau sémantique de l'unité lexicale en question.

Ainsi pour les termes centraux du champ conceptuel du travail (verbe et substantif) la classification peut porter sur la transitivité et l'intransitivité. On a vu que seule la vision intransitive relève de notre champ, tandis que les «emplois transitifs» s'en éloignent d'une façon plus ou moins prononcée.⁶¹

La classe des substantifs peut avoir en outre une vision «objet» (travail-résultat) et une vision «activité». Cette dernière est divisée, à son tour, en travail-genre d'activité et travail-action déterminée. Les faits de classifications sont signalés le plus souvent (mais pas toujours) au niveau de l'expression. Les plus importants d'entre eux sont grammaticalisés, c'est-à-dire exprimés par des marques formelles de catégories morpho-grammaticales (telle l'opposition travail-travailler), d'autres sont reconnaissables à des signes moins systématisés et plus subtiles: le jeu d'articles qui distingue le travail-genre d'activité du travail-action déterminée. Seule ce dernier, d'ailleurs, forme le pluriel, de sorte qu'ici encore, la classe est signalée par la marque du nombre grammatical.

Quant aux adjectifs faisant partie de notre structure onomasiologique, leur sens est différent selon qu'ils servent à qualifier les objets ou les personnes.



Les traits de classification servent donc à donner une forme linguistique à la signification. Le noyau sémantique, ne comportant que les traits d'identification et de spécification, est linguistiquement amorphe. A lui seul, il ne peut donc pas être considéré comme une signification linguistique. Il est néanmoins la partie la plus importante de cette signification et la seule qui soit vraiment intéressante, car c'est lui qui constitue ce qu'il y a de particulier, d'individualisé dans une signification lexicale. Les traits de classification, par contre, sont un élément de désindividualisation, un facteur de l'incorporation de la signification respective dans une classe des significations qui, du point de vue du système logico-linguistique, ont une situation analogue et peuvent donc recevoir un traitement grammatical analogue. On peut dire que les traits de classification jouent le rôle de cheville entre le plan notionnel et le plan grammatical de la langue.

Ceci ne veut toutefois pas dire que les traits de classification soient sans importance pour la valeur proprement significative d'un contenu sémantique. Il suffit de rappeler, en effet, dans combien de significations différentes entre le noyau sémantique de travail.

Mais c'est la structure du noyau qui joue le rôle décisif en ce qui concerne

⁶¹ Par «emploi transitif» du substantif nous entendons un emploi où le substantif est suivi d'un complément introduit le plus souvent par la préposition *de* et correspondant au complément d'objet direct du verbe respectif: *travailler le fer / travail du fer* Cf. A. Sechehaye, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris 1926, p. 81.

les possibilités de combinaison de tel noyau avec tel trait de classification. Si un noyau sémantique est dominé par le trait distinctif d'effort, il ne pourra pas participer des significations appartenant à la classe des objets. Tel est par exemple le cas des substantifs *labor*, *peine*, *ahan*, et aussi *travail* en ancien français. Si par contre un noyau est trop marqué par la notion de résultat, il sera moins apte à se combiner avec des traits de classification qui le caractériseraient comme un membre de la classe des activités ou des actions. Tel est à peu près le cas du noyau de l'ancien verbe *ouvrer* (*oeuvre*, *ouvrage*) qui était marqué si fort par la notion de résultat que les unités lexicales qu'il constituait en ont perdu leur position centrale au sein du champ, si tant est qu'elles y aient gardé une place quelconque.



En examinant les virtualités de classification du noyau sémantique d'une expression (ou d'un groupe d'expressions) polysémique, on constate que les plus nombreuses d'entre elles s'attachent à la perspective employée le plus fréquemment pour aborder ce noyau, donc à l'acception la plus fréquente de l'expression. Lors d'un examen diachronique, cette constatation peut être utile quand il s'agit d'établir les étapes d'une restructuration sémantique. Rappelons à titre d'exemple le substantif *travailleur* qui, au 14^e siècle encore, désignait celui qui fait souffrir, un tourmenteur: on sait en effet, que la notion de tourment était dominante dans le noyau sémantique de *travailler* et des expressions apparentées. A partir du 15^e siècle, cependant, au fur et à mesure que la notion d'effort (utile) gagne plus d'importance dans le noyau sémantique de ces expressions, le substantif *travailleur* ne se rattache plus qu'à leur sens moderne et il est employé tout d'abord comme un terme d'éloge, ensuite comme un terme neutre désignant simplement celui qui travaille. D'autre part, si nous savons qu'au 16^e siècle le substantif *besongneur* était employé au sens d'«ouvrier» (donc qu'il ne désignait plus celui qui est dans le besoin), nous pouvons conclure que le verbe *besongner*, ainsi que le substantif *besongne*, appartenaient de façon prépondérante à la sphère notionnelle du travail.



Pour qu'une unité lexicale puisse occuper la position centrale dans une structure onomasiologique telle que la nôtre, elle doit avoir un noyau sémantique qui puisse se combiner avec le plus grand nombre possible des traits de classification qui viennent en ligne de compte pour la structure en question. Un tel noyau sémantique doit être neutre du point de vue stylistique (il doit ne pas comporter de traits de spécification stylistique) et sa structure doit être bien équilibrée afin que n'importe lequel de ses éléments puisse devenir dominant. Ces conditions sont remplies pour *travail*, mais non pas pour *ouvrage*: la notion de résultat occupe dans son noyau sémantique une place si importante que le contenu de cette unité lexicale en est toujours marqué de façon très sensible. Aussi ce noyau se combine-t-il de préférence avec les traits de classification qui le font entrer dans la classe des objets ou, éventuellement, dans celle des actions déterminées, tandis qu'il ne peut pas être classé comme genre d'activité.

En français moderne et contemporain, la structure sémasiologique constituée par les expressions comportant le même noyau, parfaitement homogène pour *travail*, n'a pas un caractère complet et unitaire en ce qui concerne *ouvrage*. Cette structure n'est donc pas complète: il y a des classes de significations, possibles du point de vue de la composition du noyau, qui ne sont pas réalisées. C'est tout d'abord la classe des activités dont il a été question tout à l'heure, ensuite la classe des verbes et celle des adjectifs. Il est vrai qu'il y a le verbe *oeuvrer*, mais il n'est souvent pas senti comme appartenant à la même structure sémasiologique; on ne peut pas dire, en effet, que chez le locuteur moyen, *oeuvrer* appelle *ouvrage* et vice versa.

Cette structure n'a pas en outre un caractère sémantiquement unitaire. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer le contenu sémantique de *ouvrage* et celui de *ouvrier*: on constatera à quel point le noyau de l'un diffère de celui de l'autre. La structure sémasiologique du noyau de *ouvrage* — si, toutefois, on peut parler d'une seule structure — et donc hétérogène.

En ancien français, cependant, la structure sémasiologique du verbe *ovrer* et des expressions dérivées était nettement plus homogène et plus complète, ce qui se traduisait aussi par sa position au sein du champ.

On peut en conclure que le noyau sémantique du terme central d'un champ conceptuel non seulement doit jouir d'une disponibilité combinatoire maximum pour ce qui est des traits de classification, mais qu'il doit en même temps présider à une structure sémasiologique simple et homogène dont les membres n'appartiennent pas à plusieurs structures onomasiologiques différentes (à moins qu'il ne s'agisse de structures immédiatement supérieures ou immédiatement subordonnées). Tel était le cas des noyaux de *laborer* ou de *travailler* en ancien français. Leurs structures sémasiologiques s'étendaient, en dehors de la sphère notionnelle du travail, à celle du tourment et de la fatigue. Pour devenir centre de notre structure onomasiologique, le noyau de *travailler* a progressivement réduit sa structure sémasiologique en la limitant aux seules acceptions entrant dans la sphère notionnelle du travail. Cependant, il y a dans notre champ des unités lexicales qui participent de plusieurs sphères notionnelles. Leur noyau sémantique est donc hétérogène. C'est le cas par exemple du noyau de *peine* qui est à la base d'une structure sémasiologique bien complexe, ce qui ne peut pas affaiblir la position des unités lexicales qu'il constitue au sein des structures onomasiologiques respectives, y compris celle du travail.



L'examen diachronique du contenu des unités lexicales étudie surtout leur signification-système. En parlant des changements intervenus dans la structure du contenu sémantique des unités lexicales, nous pensons donc aux modifications qui se sont produites dans la composition et dans l'organisation de la signification-système, cette structure sémantique élémentaire servant de référence aux emplois de l'unité lexicale respective dans le discours. Sur quoi ces modifications peuvent-elles porter? En quoi peuvent-elles consister?

Il s'agit en principe de trois types de modifications :

1) Celles qui portent sur la composition du noyau sémantique et qui se manifestent soit par l'apparition dans le noyau de traits sémantiques nouveaux, soit par la disparition de quelque trait. Pour la première éventualité, on pourrait citer l'exemple de *labeur* dont le contenu sémantique s'est enrichi, pendant son évolution depuis le 16^e siècle à l'époque contemporaine, d'un trait de spécification stylistique. Quant au verbe *labourer* et le substantif *labour*, leur contenu sémantique s'était enrichi, au cours de la période de l'ancien français déjà, d'un autre trait de spécification — de la notion d'agricole. Pour ce qui est de la disparition de traits sémantiques, on pourrait citer de très nombreux exemples parmi les membres de notre champ conceptuel. Dans le groupe du verbe *labourer*, il s'agit de la disparition de la notion de tourment. Le noyau sémantique des expressions du groupe *travailler* a progressivement perdu la notion de tourment et celle de fatigue.

2) D'un type différent sont les modifications qui concernent l'organisation des traits au sein du noyau sémantique. La restructuration du noyau sémantique peut avoir lieu même si sa composition n'est pas modifiée. Dans un tel cas, il s'agira simplement de la modification de l'importance relative des traits. Le plus souvent, toutefois, la restructuration s'accompagne (est précédée ou suivie) de l'apparition de quelque trait nouveau ou de la disparition d'un autre. Citons à titre d'exemple le verbe *besogner* dont le noyau était dominé en ancien français par la notion de besoin tandis que la notion d'effort et celle du résultat utile y occupaient une place relativement peu importante. Au 16^e siècle, la structure du noyau présente une organisation très différente: le concept de travail est dominant, tandis que les autres traits sémantiques ne jouent qu'un rôle très secondaire.

3) Les modifications du troisième type portent sur la classification. Elles rendent compte du mouvement dans le domaine des possibilités combinatoires du noyau respectif. On sait que ces possibilités sont fonction de la composition et de la structure du noyau. Ainsi le noyau de *labeur* n'a plus aujourd'hui la «vision verbale» qu'il avait depuis l'époque ancienne jusqu'au 17^e siècle. Quant au substantif *travail*, il peut appartenir en français contemporain à la classe des objets, ce qui n'était pas possible en ancien français et même plus tard, tant que le noyau de cette unité lexicale était dominé exclusivement par la notion d'effort (*fatigant*). *Besogne*, par contre, appartenait au 16^e siècle tant à la classe des actions qu'à celle des objets, de même que son diminutif *besognette*; dans la langue contemporaine, ce substantif ne désigne plus jamais un objet.

Les changements intervenus dans le contenu sémantique d'une unité lexicale modifient la place que cette unité occupe au sein des structures lexicales d'ordre supérieur, tels les champs conceptuels. Ils la font rapprocher ou éloigner du centre de la structure, ce qui a des répercussions tant pour cette structure que pour l'unité lexicale respective elle-même. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'action entre la structure et ses membres constituants est réciproque. Ainsi donc, en disant que les modifications du contenu sémantique des unités lexicales déterminent la place qu'elles occupent dans le champ conceptuel, on doit ajouter aussitôt que la place qu'une unité lexicale occupe dans le champs exerce une influence indéniable sur

son contenu. Il suffit de rappeler le sort du verbe *travailler* et de ses dérivés. Il nous semble hors de doute que les modifications du noyau de ce groupe d'expressions sont dues en grande partie au fait qu'elles se sont trouvées au centre d'une structure onomasiologique et que leur contenu sémantique devait s'adapter à cette situation et satisfaire à ses exigences. Leur noyau a perdu tous les traits de spécification pouvant diminuer leur faculté de substitution. Du point de vue sémasiologique, les expressions de ce groupe ont progressivement perdu pratiquement toutes les acceptions relevant des sphères conceptuelles autres que celle du travail.

Le verbe *besogner*, par contre, une fois déchu de son rôle de prétendant à la position centrale, dégringola très vite de la position quasi centrale qu'il avait au 16^e siècle.



2. Structure du champ en diachronie.

Dans la chapitre IV, on a pu voir quels changements se sont produits dans la structure du champ conceptuel du travail depuis le 13^e siècle à nos jours. On pourrait se poser la question où il faut chercher les raisons de ces changements.

En parlant du système phonologique, J. Vachek⁶² considère les changements comme des solutions apportées aux éléments de déséquilibre de la structure, comme des détentes rémédiant aux tensions du système.

Peut-on envisager le problème de la même façon pour une structure autre que phonologique, telle par exemple une structure onomasiologique? Nous croyons que oui avec la réserve, toutefois, que dans une structure onomasiologique, tel notre champ conceptuel, le problème des tensions appelant la détente se présente d'une façon beaucoup plus compliquée que dans le système phonologique. On le conçoit facilement si l'on se rappelle la complexité des rapports et l'implication des plans fonctionnels du lexique: la tension peut prendre naissance dans n'importe lequel d'entre eux. Prenons à titre d'exemple la confusion morphologique partielle entre les verbes *ouvrir* et *ouvrer* qui a joué un certain rôle dans la défaillance du verbe *ouvrer*, laquelle entraîna la désagrégation de tout le système sémasiologique du groupe d'expressions respectif et l'affaiblissement sensible de sa situation au sein du champ. Par contre, la différenciation phonétique entre *labour* et *labeur* a sauvé ce dernier substantif pour notre champ.

Cependant, il y a des tensions qui ne tirent pas leur origine de faits linguistiques, mais de phénomènes extra-linguistiques, plus particulièrement des changements intervenus dans l'organisation des dénotés. Dans notre cas, ce serait l'évolution de la façon de concevoir le travail.

Quelle que soit leur origine, ces tensions entraînent toujours un déséquilibre du système onomasiologique dans sa structure partielle respective

⁶² Cf. J. Vachek, *Glosa k dnešní situaci ve studiu jazykové diachronie*, Slovo a slovesnost XXVIII, 1967, pp. 364–369, et J. Vachek, *The Non-Static Aspect of the Synchronically Studied Phonological System*, Phonologie der Gegenwart, Wien 1967, pp. 79–87.

qui ne manque pas d'y apporter un remède. Si la tension ne concerne que le signifiant (qui, par exemple, peut être sujet à une homonymie fâcheuse), il suffit de le remplacer par un autre; la tension est neutralisée sans que l'organisation de la structure s'en ressente. Si la tension concerne le contenu, le problème de la «détente» se pose d'une façon plus complexe.

La tension qui naît du fait que le contenu sémantique d'une unité lexicale ne correspond pas à la place qu'elle occupe dans la structure onomasiologique respective, peut recevoir deux solutions:

a) L'unité lexicale change de place dans la structure. C'est le cas de l'ancien verbe *laborer* qui a reculé tout d'abord du centre à la périphérie du champ et qui finit par ne plus appartenir à notre structure onomasiologique. Le substantif *labor* ne l'a suivi dans cette évolution qu'en partie: il a gardé une place périphérique à l'intérieur de la structure.

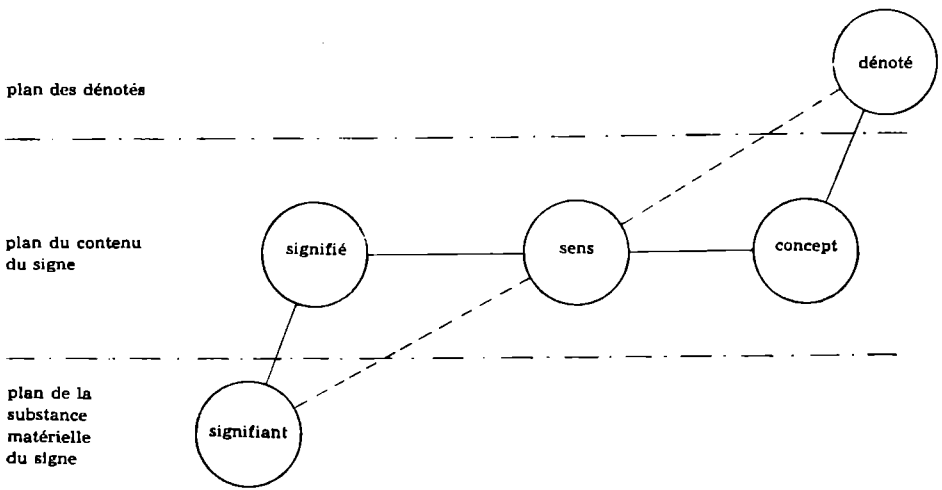
b) L'unité lexicale adapte son contenu à la place qu'elle occupe dans la structure. Telle est, à notre avis, la situation du verbe *travailler* devenu terme central du champ. La nouvelle fonction de terme central d'une structure onomasiologique a influencé le contenu sémantique de cette unité lexicale dans ce sens que son noyau s'est débarrassé de tous les traits de spécification pour devenir le plus neutre et le plus extensif possible. Par contre, il s'est plié à toutes les exigences découlant des modifications dues à l'élaboration progressive du concept de travail, des changements dans la façon de concevoir le travail à partir du moment où il avait atteint la position centrale: il a réservé une place suffisamment importante à la notion de gagne-pain, trait de spécification, dès que la façon de concevoir l'activité de travailler l'avait exigé. Pour la même raison, il semble favoriser à l'époque contemporaine la notion d'utilité, trait d'identification plutôt discret auparavant.

Encore faut-il dire qu'afin que l'une ou l'autre de ces deux solutions puisse être réalisée, il est nécessaire qu'au préalable des conditions d'ordre structural soient réunies tant au niveau de l'unité lexicale qu'à celui du champ conceptuel. En d'autres termes, il est nécessaire que la structure du contenu sémantique de l'unité lexicale en question se prête à l'une ou à l'autre des deux solutions et qu'en même temps la structure du champ conceptuel permette leur réalisation. Ainsi par exemple une unité lexicale ne peut changer de place dans une structure onomasiologique, ou la quitter, que si cette structure dispose d'un élément de remplacement convenable, d'un élément relativement mieux qualifié pour remplir les fonctions incombant jusqu'alors à l'unité lexicale en question.



Les changements qui se produisent au sein du champ dans la perspective diachronique peuvent être considérés encore du point de vue de la structure du signe linguistique. En renonçant au classique schéma triangulaire et en modifiant un peu le schéma trapézoïdal qui lui a succédé⁶³ nous nous représentons cette structure selon la figure suivante:

⁶³ Cf. K. Heger, *L'analyse sémantique du signe linguistique*, Langue française 4, Paris-Larousse 1969, pp. 44-65, et surtout K. Baldinger, *Sémantique et structure conceptuelle*, Cahiers de lexicologie 8, 1966, 1, pp. 3-46.



La tension structurale appelant une solution, donc un changement, peut apparaître dans n'importe lequel des rapports binaires auxquels notre schéma peut donner lieu. Ainsi on peut la constater :

1) Dans le rapport signifiant-signifié dans le cas où le signifiant acquiert des propriétés qui l'empêchent de bien fonctionner en tant que signe. Tel serait l'exemple de l'homonymie fâcheuse du verbe *ovrer*, malgré les réserves que nous avons formulées à ce sujet dans le chapitre IV.

2) La tension peut tirer son origine de la sphère du contenu. Elle peut apparaître soit dans le rapport signifié-sens ou encore dans le rapport sens-concept.

Pour le rapport signifié-sens, on peut imaginer la situation où le signifié s'enrichit de traits distinctifs nouveaux, ce qui lui permet d'engendrer des sens nouveaux. Un exemple: en ancien français, le signifié du substantif *travail* s'enrichit des notions d'effort et de fatigue et était capable de produire, en dehors du sens «tourment», encore celui de «souffrance due à un effort fatigant». La notion du résultat utile étant venue s'ajouter à celle d'effort, ce signifié produit le sens de «labeur fatigant (qui fait souffrir)». A ce moment, le substantif *travail* devient membre du champ conceptuel du travail, sans avoir quitté pour autant son champ d'origine — celui du tourment.

Quant au rapport sens-concept, on peut l'aborder par le côté 'sens' et examiner comment une unité lexicale dont le contenu se modifie cesse de correspondre à la compréhension du concept respectif, ce qui entraîne son déplacement dans la structure onomasiologique en question. Mais il est également possible d'aborder ce rapport par le côté 'concept', ce qui a l'avantage de correspondre au procédé onomasiologique que nous avons adopté.

Dans ce cas, on peut étudier par exemple un concept qui, présidant à une structure onomasiologique, change de compréhension. Un tel changement entraîne des restructurations tant dans la structure sémantique de différents membres de champ que dans celle du champ tout entier.

Ainsi par exemple le ou les termes centraux, dont le contenu doit correspondre le mieux possible à la compréhension du concept, doivent adapter leur contenu sémantique aux besoins nouveaux ou, si la structure de leur signifié ne le permet pas, ils sont remplacés par des termes nouveaux dont le signifié correspond mieux aux exigences de la structure.



On a vu que la compréhension d'un concept peut changer. Il y a lieu de se poser la question d'où vient un tel changement. Si nous continuons à considérer les changements de structure comme des solutions apportées aux tensions qui se manifestent dans les différentes phases du fonctionnement du signe linguistique, nous devons chercher l'origine des modifications survenues dans la compréhension du concept comme la solution des tensions entre le concept et les dénotés qu'il recouvre ou, en d'autres termes, entre la compréhension et l'extension du concept. Nous serons amenés de cette façon à chercher la liaison entre les changements linguistiques et la réalité extra-linguistique.

Il n'y a pas de doute que la façon de concevoir le travail a connu des modifications importantes depuis l'époque de l'ancien français et il nous semble que, même à l'époque contemporaine, il serait possible d'y discerner une certaine évolution.

On a pu voir qu'en ancien français le travail était considéré de deux points de vue tout à fait différents :

- a) comme un effort fatigant
- b) comme un art.

La structure sémantique des unités lexicales dont on se servait pour désigner le travail, et notamment celle du champ conceptuel auquel elles appartenaient, se ressentait si fort de cette conception double qu'il y avait en ancien français deux sous-structures quasi indépendantes dont les membres franchissaient assez rarement les limites de leur sous-structure respective.

Le travail conçu comme un art correspondait au travail qualifié, celui des artisans ou des artistes, qui devaient passer de longues années d'apprentissage avant d'être considérés comme «sachant leur art» et admis à travailler indépendamment «de leur métier». Il n'est pas étonnant qu'un tel travail fût considéré comme qualitativement très différent du travail des paysans et de manoeuvres de toute sorte, marqué surtout par l'effort fatigant et pénible. C'est ce travail-ci qui fut à la base du rapprochement de la sphère notionnelle du travail avec celle du tourment, rapprochement dû aussi au fait que «le travailleur perçoit en tant que punition un travail qui n'est pour lui qu'un moyen de survie et rien de plus».⁶⁴

La morale chrétienne du moyen âge traduit cette attitude en considérant

⁶⁴ M. Sobotka, *Člověk a práce v německé klasické filosofii*, Praha 1964, p. 146.

le travail comme l'un des principaux devoirs pénibles qui échoient à l'homme dans «cette vallée de larmes» ou comme un moyen d'ascèse.

Le 16^e siècle marque une double étape dans la façon de concevoir le travail:

a) Les transformations progressives du travail artisanal aboutirent à une organisation du processus de production dans laquelle le producteur n'est plus toujours en présence du résultat du processus auquel il participe, donc de l'oeuvre; cela veut dire qu'il n'est pas confronté de façon permanente avec l'oeuvre. D'un autre côté, le travail artisanal n'est plus toujours un travail hautement qualifié, exigeant du talent et un long apprentissage: la division du processus de production en plusieurs étapes plus ou moins séparées et exécutées par des ouvriers spécialisés pour n'effectuer qu'une ou deux d'entre elles a sensiblement diminué son prestige. Dans ces conditions, le concept de travail-art a cessé de correspondre à la réalité du travail artisanal de l'époque.

b) La formation de la société bourgeoise amena un changement radical dans la façon dont le travail était jugé par la morale de l'époque; en effet, le travail et la laboriosité devinrent les premières vertus de l'homme.⁶⁵

La morale protestante (calviniste) a réhabilité à cette époque le travail et la laboriosité, et cela non seulement comme un moyen de protection contre ce que l'on appelait «vie impure», mais aussi comme un devoir de tout homme, quel qu'il soit. Aussi la complaisance dans l'oisiveté, la paresse étaient-elles considérées comme le symptôme de la perte de «l'état de grâce».⁶⁶

Les changements qui avaient marqué les formes de l'activité laborieuse, ainsi que la mutation conceptuelle qui en fut le reflet, entraînent l'estompement partiel des différences entre les deux conceptions du travail et créèrent la possibilité, sinon le besoin, de l'élaboration d'un concept de travail unique, général et neutre, tel qu'il apparaît dans la pensée moderne⁶⁷ et tel qu'il se reflète dans la partie respective du lexique du français contemporain et d'autres langues européennes.

Les 16^e et 17^e siècles représentent donc, dans l'évolution de la conception du travail, l'époque de la grande mutation qui eut pour conséquence la restructuration complète du champ conceptuel du travail en tant que structure onomasiologique correspondante.

Depuis cette époque, le développement du champ ne présente plus de changements aussi profonds. Cependant, il est facile de se rendre compte que, dès le commencement du 19^e siècle, le concept de travail est marqué par la théorie et par la pratique du socialisme et du mouvement ouvrier. Sur le plan linguistique et, plus particulièrement, dans la structure onomasiologique qui nous intéresse, cela se traduit par l'importance accrue de la notion de gagne-pain dans le contenu de certains membres du champ, par la modification du sens du substantif *ouvrier*, etc.

A l'époque contemporaine, certaines modalités de l'activité appelée *travail* présentent de très grandes différences par rapport au 13^e siècle: le

⁶⁵ M. Foucault, *Psychologie a duševní nemoc*, Praha 1971, p. 65.

⁶⁶ Cf. Max Weber, *Asketischer Protestantismus und Kapitalistischer Geist*, dans *Soziologie, Weltgeschichtliche Analysen, Politik*, Kröner, Stuttgart 1968, pp. 357–381.

⁶⁷ Cf. K. Marx, *Grundrisse I*, Praha 1971, p. 58.

résultat est souvent introuvable, tandis que l'effort a perdu, dans des cas très nombreux, ses caractéristiques sensibles. Ainsi c'est la notion d'utilité (sociale) qui permet d'identifier une activité comme travail et la fait désigner comme tel.



3. Centre et périphérie.

Les restructurations dont nous venons de parler peuvent être envisagées sous forme d'un mouvement des éléments constitutifs entre le centre et la périphérie de la structure respective. Dans le cadre d'un champs conceptuel, ce mouvement peut être suivi au niveau de l'unité lexicale et à celui du champ.

Au niveau de l'unité lexicale, nous considérons comme centre les traits sémantiques qui apparaissent le plus souvent dans le rôle de l'élément organisateur dans la structure sémantique du mot, donc les traits que la perspective contextuelle met le plus souvent en relief de sorte qu'ils dominent le noyau sémantique du mot. Les autres traits, c'est-à-dire ceux que le contexte n'actualise que rarement, seront considérés comme périphériques.

Quelquefois, on pose le problème du centre sémantique d'une unité lexicale de façon différente. En se situant au point de vue sémasiologique, on considère le signifié de l'unité lexicale non pas comme une structure de traits distinctifs, mais comme une structure qui groupe et organise les sens différents de cette unité. Parmi ces sens, qui peuvent appartenir à des structures onomasiologiques éloignées les unes par rapport aux autres, le centre sémantique serait représenté par le sens le plus fréquent, le plus «important» de l'unité lexicale respective.

Nous croyons que, même dans le cas d'un examen sémasiologique, il est possible et recommandable d'avoir recours à l'analyse sémique (analyse en traits distinctifs de signification), car les sens différents d'une unité lexicale sont généralement le résultat du déplacement du centre sémantique, donc du jeu des traits distinctifs. A titre d'exemple, nous rappelons les sens différents du substantif *travail* au 16^e siècle.

L'analyse en traits distinctifs permet d'ailleurs de présenter avec assez de netteté le rapport compliqué du signifié et du sens et de définir avec assez de rigueur la différence entre l'homonymie et la polysémie. Ainsi on parlera de la polysémie dans le cas où les différents sens d'un signifié ont plusieurs traits distinctifs communs (tel est le cas de différents sens du substantif *travail* par exemple); si, par contre, les différents sens d'un seul signifié n'ont pas de trait distinctif commun dans leur noyau sémantique, on parlera de l'homonymie (tel serait le cas de *pêche* — *fruit* et de *pêche à la ligne*).⁶⁸

Nous avons fait voir dans les chapitres qui précèdent combien le centre sémantique d'une unité lexicale est mobile et instable au niveau du discours. Grâce à l'action du contexte, il se trouve plus ou moins déplacé à chaque emploi du même mot, car le contexte fait aborder le contenu du

⁶⁸ K. Heger, op. cit. p. 54.

mot d'une perspective chaque fois un peu différente. Chaque contenu sémantique présente un grand nombre de virtualités dont le discours ne réalise qu'une partie plus ou moins importante. Au niveau du système, la structure du contenu sémantique d'une unité lexicale doit rendre compte de toutes les acceptions contextuelles qu'une unité lexicale peut réaliser, c'est-à-dire des centres sémantiques qu'elle peut avoir à un moment donné de l'évolution de la langue respective. Comme il arrive assez généralement qu'un (ou plusieurs) des «centres» virtuels se trouve réalisé plus souvent que d'autres, on peut dire au niveau du système que le contenu sémantique de telle unité lexicale a pour centre tel ou tels traits distinctifs donnés.⁶⁹

En synchronie, le centre sémantique qui joue un rôle déterminant en ce qui concerne l'appartenance de l'unité lexicale à des classes lexico-grammaticales, est relativement stable au niveau du système. C'est lui, d'ailleurs, qui détermine la place que l'unité lexicale occupe dans une structure partielle, tel un champ conceptuel. Citons un exemple: tant que le centre sémantique de *travail* était constitué par la notion de tourment, ce mot ne pouvait occuper qu'une place périphérique dans le champ conceptuel qui nous intéresse. Encore fallait-il qu'il se fût associé la notion de l'effort utile. De façon générale, on peut dire qu'une unité lexicale est plus ou moins rapprochée du centre d'une structure onomasiologique selon que son centre correspond à la compréhension du concept qui préside à cette structure. Il s'ensuit que le déplacement — au niveau du système — du centre sémantique d'un mot est suivi, en principe, d'un changement dans l'organisation des éléments appartenant à la structure onomasiologique dont il relève, ce qui se produit très souvent en diachronie.



Au niveau du champ conceptuel, nous considérons comme centre la ou les unités lexicales dont le contenu sémantique correspond le plus parfaitement à la compréhension du concept de référence, dans notre cas du concept de travail. Ce sont donc les traits d'identification qui constituent avec prépondérance le contenu des termes centraux. Cela leur donne un caractère très extensif qui est un de leurs attributs les plus importants et qui leur permet de remplir la fonction d'une sorte de dénominateur commun de tous les membres du champ.

Si, en synchronie, la division des membres du champ en centraux et périphériques jouit d'une stabilité relative assez grande, elle est néanmoins sujette à changer en diachronie. Les chapitres précédents ont montré que les unités lexicales qui, en ancien français, se trouvaient au centre du champ occupent en français contemporain des places modestes dans la partie périphérique du champ, en admettant qu'elles n'aient pas quitté la structure que nous étudions.

On peut se poser la question comment les unités lexicales changent de place dans la structure du champ. En partant de la caractéristique du terme

⁶⁹ O. Ducháček, parle de «dominante sémantique». Cf. à ce sujet son *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Opera Universitatis Brunensis, vol. 71, Praha 1960.

central, telle qu'elle est donnée ci-dessus, nous supposons que l'unité lexicale est plus ou moins rapprochée du centre du champ dont elle relève selon la proportion dans laquelle les traits d'identification et de spécification se partagent son contenu sémantique. Si la part des traits de spécification est importante, l'expression respective se situera à la périphérie du champ; si, par contre, ce sont les traits d'identification qui jouent le rôle décisif ou même exclusif, l'expression se trouvera dans la partie centrale du champ. En d'autres termes, on peut dire que les membres d'un champ reculent vers la périphérie ou s'approchent du centre selon la proportion dans laquelle la compréhension du concept qui préside à la structure onomasiologique dont ils relèvent participe de leur contenu sémantique.

Ainsi tous les déplacements des membres de notre champ depuis l'ancien français jusqu'à l'époque contemporaine peuvent être réduits à cette simple formule: L'accroissement de l'importance des traits de spécification entraîne le recul de l'unité lexicale vers la périphérie du champ, le cas échéant hors des limites du champ dans le cas où la part des traits d'identification devient insignifiante ou nulle. Tel est le cas du verbe *labourer* dont le contenu sémantique développa un de ses traits de spécification à tel point qu'il dut être relégué tout d'abord à la périphérie du champ, ensuite hors des limites de celui-ci.

Si au contraire un contenu sémantique, fortement marqué au départ par des traits de spécification, réduit progressivement leur importance, il y a des chances que l'unité lexicale qui l'exprime avancera vers le centre du champ. Ici on peut citer une fois de plus l'exemple du verbe *travailler* qui finit par devenir terme central du champ, bien que, au départ, son contenu sémantique ne comportant pas les traits d'identification, on n'eût même pas pu le considérer comme membre de cette structure. Il y entra de façon accidentelle, pour ainsi dire. En effet, la notion de travail n'entraît tout d'abord dans le contenu sémantique de ce verbe que dans des emplois affectifs, ce qui le situait à l'extrême périphérie du champ. Progressivement, la notion de travail gagna de plus en plus de terrain dans son contenu sémantique, ce qui le fit avancer vers le centre du champ.

Il convient de remarquer, toutefois, que la place d'une unité lexicale dans la structure du champ n'est pas déterminée seulement par la structure du contenu-sémantique de cette unité, mais aussi par d'autres facteurs. Rappelons surtout qu'il est important à ce point de vue que le noyau sémantique du terme central puisse se combiner avec tous les traits de classification qui viennent en ligne de compte dans le cadre de la structure onomasiologique en question ou, en d'autres mots, que ce terme fasse partie d'une «famille de mots» la plus complète possible et se rapportant à une même sphère conceptuelle.



4. *Mesure de généralisation des résultats obtenus par l'étude d'un seul champ conceptuel.*

Posons-nous la question, finalement, dans quelle mesure il est possible de considérer un champ conceptuel comme un échantillon du système ono-

masiologique et d'étendre la validité des résultats obtenus par l'étude d'une structure partielle à l'ensemble du système, et quelles analogies on peut supposer entre notre champ conceptuel et les autres structures onomasiologiques partielles.

Nous pensons qu'à l'échelle du système lexical tout entier, il est possible de supposer l'existence de structures onomasiologiques partielles analogues à notre champ conceptuel, structures que l'on peut établir par déduction à partir de la compréhension d'un concept donné et dont les membres (unités lexicales) constituent une organisation hiérarchisée correspondant à la structure du contenu sémantique de chacun d'entre eux. Les éléments de leur structure — les traits distinctifs de signification — s'établissent par opposition des unités lexicales entre elles, de préférence de celles qui appartiennent à la même structure partielle.

Ceci dit, il y a lieu de noter qu'il y a des différences plus ou moins profondes entre les champs conceptuels différents. Ces différences correspondent aux types de signification différents ou, pour parler d'une façon plus abstraite, aux types différents de concepts. On constate ainsi que l'organisation intérieure de notre champ est autre que celle du champ des termes de parenté ou encore des jours de la semaine.

Tous ces types de champs sont soumis, toutefois, aux mêmes tendances de généralisation, obéissent aux besoins d'hiérarchisation, au besoin d'établir des chaînes de subordination plus ou moins nettes, bref d'élaborer le système lexical de manière qu'il réponde aux exigences de la pensée et de la communication. Un fonctionnement satisfaisant de la pensée et de la communication ne saurait se passer, en effet, d'un système de significations établies avec un minimum de précision. Or, pour atteindre ce minimum de précision, il est indispensable d'établir les rapports entre les unités lexicales, entre les groupes d'unités lexicales, notamment ceux qui se constituent en fonction de leur contenu notionnel.

Si l'on essaie de grouper, par exemple, les significations en fonction de certains traits sémantiques communs, on est amené tout naturellement à procéder des significations particulières aux plus générales pour aboutir à une organisation des significations lexicales en classes ou catégories sémantiques, correspondant aux concepts dont la compréhension est minime et l'extension énorme et dont on se sert tout naturellement pour définir les concepts subordonnés. Comme catégorie sémantique nous considérons les significations correspondant aux concepts tels que «activité», «objet», «état affectif» et autres.

Nous croyons que, conçue de cette façon globale, la structure du lexique est analogique dans toutes ses parties, en dépit des disparités de détail et que, avec certaines réserves, il est possible de voir dans l'étude d'un champ conceptuel une sorte de sonde permettant de prélever un échantillon dans le corps du système onomasiologique.

Cette affirmation est valable, à notre avis, également pour la diachronie. L'examen diachronique du champ conceptuel du travail nous a permis d'entrevoir les facteurs qui entrent en jeu dans les changements lexicaux ainsi que la façon dont ces facteurs sont liés avec la structure du signe

linguistique. Il nous a appris qu'il faut tenir compte tant des facteurs intra-linguistiques et intra-structurels que des facteurs extra-linguistiques et, surtout, qu'il n'y a pas de changement qui soit explicable en dehors de la structure partielle dont fait partie l'unité lexicale qu'il concerne. Cela veut donc dire qu'ici encore l'étude d'un champ conceptuel peut aboutir à des conclusions de valeur générale.



